

**Texte de Philippe Agostini  
pour l'exposition *Monde Poilu* à l'IUFM de Chaumont  
du 5 novembre au 26 novembre**

Il s'est trainé dans les hautes herbes qui se confondaient avec sa toison. Il a reniflé la terre, remué les feuilles humides, enfouit son museau dans l'humus, creusé son trou. Il est là, maintenant à quatre pattes la gueule prise dans le reflet de la marre où il vient s'abreuver. Elle regarde en silence l'animal au corps blanc siroter le jus noir.

Rien, du regard clair et de la silhouette frêle de Julie Faure-Brac, ne laisse soupçonner l'univers graphique à la lisière duquel elle évolue. Celui-ci est fantasque, sinon fantastique. C'est un monde inquiétant et troublant où rôdent et déambulent des figures sans âge, des personnages grotesques, qui errent ou s'affairent dans une nature sauvage et intemporelle, un monde surnaturel parfois hostile et parfois drôle.

Êtres Hybrides peuplant des terres dévastées, des forêts profondes, des talus herbeux et des ravins désolés, mangeurs de bois, buveurs de lait rance coulé des arbres, acrobates de branches, réfugiés des terriers, figures mutantes d'un passé prochain, d'un futur recomposé, ces figures primitives et nues sont pourtant, par bien des aspects, nos semblables. Perdues, menacées, menaçantes, égarées, décalées elles chutent, décollent, dansent. Leurs membres sont élastiques et réversibles, leurs figures hirsutes.

Les différents médiums qu'utilise Julie Faure-Brac (photo, dessin, sculpture, vidéo), malgré l'hétérogénéité apparente des effets plastiques, construisent pourtant un dispositif homogène dont le liant est la fiction. Plusieurs éléments et notions s'y font écho (matières, personnages, environnements, symboles...) produisant une série de réseaux et de territoires où chaque partie vient trouver sa place.

Ses gravures et ses dessins sont de petits et moyens formats tracés de lignes fragiles, mais fouillées, qui puisent leur inspiration autant du côté de la bande dessinée que dans les sombres eaux-fortes de Goya. Le sol ou l'air fourmille de virgules noires régulières qui se cristallisent ou s'aimantent pour former paquets, végétation sommaire, fourrure et poils. L'imaginaire qu'elle y tisse est nourrit aussi bien de souvenirs de contes que des lectures de Georges Bataille et bien entendu de Samuel Beckett.

Peut-on cependant vraiment parler d'une mythologie personnelle en ce sens que tout y est, par définition même, hybridation culturelle. Entre paradis perdu et paysage désolé d'une après catastrophe, ce paysage est un décor minimum, une scène sommaire où se joue l'absurde. Les sculptures mi-animales mi-humaines s'inscrivent ainsi dans une longue tradition du monstrueux et du merveilleux qui peuplent les mythes de tout temps Divinités archaïques de la Mésopotamie, des Amériques (du sud au nord) et de l'Afrique, satires ou sirènes, gorgones ou centaures, gargouilles et chimères, figures des métamorphoses.

Si ces êtres nous ressemblent parfois, c'est bien davantage par leurs comportements que par leur apparence (quoique), ils incarnent des archétypes de l'humanité par leur sauvagerie, leur archaïsme, leurs rites. Certains vivent seuls terrés dans une motte de poils, d'autres s'agitent en bandes ou vivent en colonies sur les flancs d'un cratère sans fond. Ils bâtissent d'improbables demeures pour pouvoir tourner autour, ou danser aux sommets des terrasses, Ils regardent aussi pleuvoir les pierres et parfois tombent comme des feuilles. Souvent ils ne font rien.

Ils nous ressemblent, surtout par l'expression animale de nos désirs ou de nos instincts. Équivoques ou ambigus à souhait, ce sont nos doubles qui remuent et se déchainent dans ses corps patauds secoués sans fin de tremblements.